

« Somnambule de la mer »



La métaphore océanique

La mer est omniprésente dans l'œuvre graphique aussi bien que littéraire de Victor Hugo, elle l'accompagne de sa puissance irréductiblement sauvage, offerte au regard humain comme un miroir plein d'âme, autant que refusée à sa vision, impénétrable en ses profondeurs, éternellement agissante, murmurante, recommencée. Pleine de fureur et de bruits, peuplée d'histoires, de mémoires ou de voix disparues, elle ne cesse de faire brèche dans l'œuvre, d'ouvrir à la double contemplation de la Ténèbre et du Ciel, d'effacer rivages et repères pour proposer sa houle innombrable, rappeler son foisonnement irrépressible travaillé par une invention permanente de formes.

La mer est la matrice essentielle dans quoi tout vient prendre commencement et puiser son essor. L'espace de la mer est ce qui permet le déploiement de l'existence humaine sous le double signe de l'absorption et de la métamorphose. Hugo lui-même n'a-t-il pas trouvé dans ces maisons-du-bord-de-l'eau qui fixent son exil un renouvellement de son inspiration littéraire et graphique et un élargissement de ses combats ?

À travers la mer l'homme mesure tout ce qui lui échappe ; insaisissable elle est ce qui place la création tout entière sous le signe du flux et du reflux, du mouvant et de l'instable.

Profondément ambivalente, la mer constitue un principe permanent « d'intranquillité » : réservoir de vie et de formes, énergie de naissance, mais aussi retour incessant au chaos de l'indétermination, puissance d'effacement, de destruction et d'évanouissement...

Elle consomme la fragilité de toutes les entreprises humaines menacées à tout moment de se défaire. Jamais en repos, la mer apparaît dans l'œuvre de Victor Hugo comme une scène essentielle où se joue le théâtre de l'existence, l'homme y livre bataille à la puissance conjugée des éléments et s'y mesure à l'inévitable. C'est là qu'il prend, dans le tourment, sa véritable dimension et devient « maintenant marcheur de l'infini ».

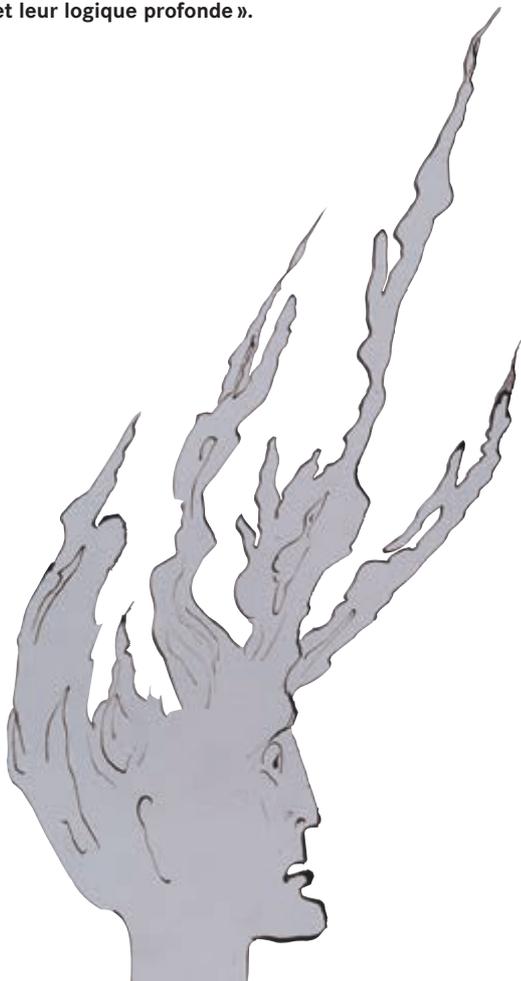
« Navire dans la tourmente »
Après 1875
BNF, Mss, N. a. fr. 24807, f° 40

*Je vais vous dire ce que je suis [...], je suis un matelot,
je suis un combattant du gouffre.*

Discours « aux marins de la Manche », avril 1870

La mer, un effacement des repères

La mer est ce qui brouille les frontières, efface les côtes, opère d'alchimiques métamorphoses en quoi se mélangent les extrêmes et s'abolissent les différences. Elle est ce « grand danger » où l'homme se perd et parfois se retrouve. L'homme est fait de la même substance que la vague : « sous de certains souffles violents du dedans de l'âme, la pensée est un liquide. Elle entre en convulsions, elle se soulève, et il en sort quelque chose de semblable au rugissement de la vague. Flux, reflux, secousses, tournolements, hésitations du flot devant l'écueil, grêles et pluies [...], arrachements misérables d'une écume inutile, folles ascensions tout de suite écroulées, immenses efforts, perdus, apparition du naufrage de toutes parts, ombre et dispersion, tout cela qui est dans l'abîme est dans l'homme » (*L'Homme qui rit*). Mais l'homme est aussi le navire : « Qu'est-ce que ce navire impossible ? / C'est l'homme » (*La Légende des siècles*) et le poète est aussi le capitaine, celui qui peut s'adresser aux « marins de la Manche » avec « l'autorité du naufragé » : « je vais vous dire ce que je suis. Je suis [...] un matelot, je suis un combattant du gouffre [...]. J'ai autour de moi un perpétuel tremblement d'horizon, j'assiste au va-et-vient de ce flot qu'on appelle le fait; en proie aux événements comme vous aux vents, je constate leur démente apparente et leur logique profonde ».



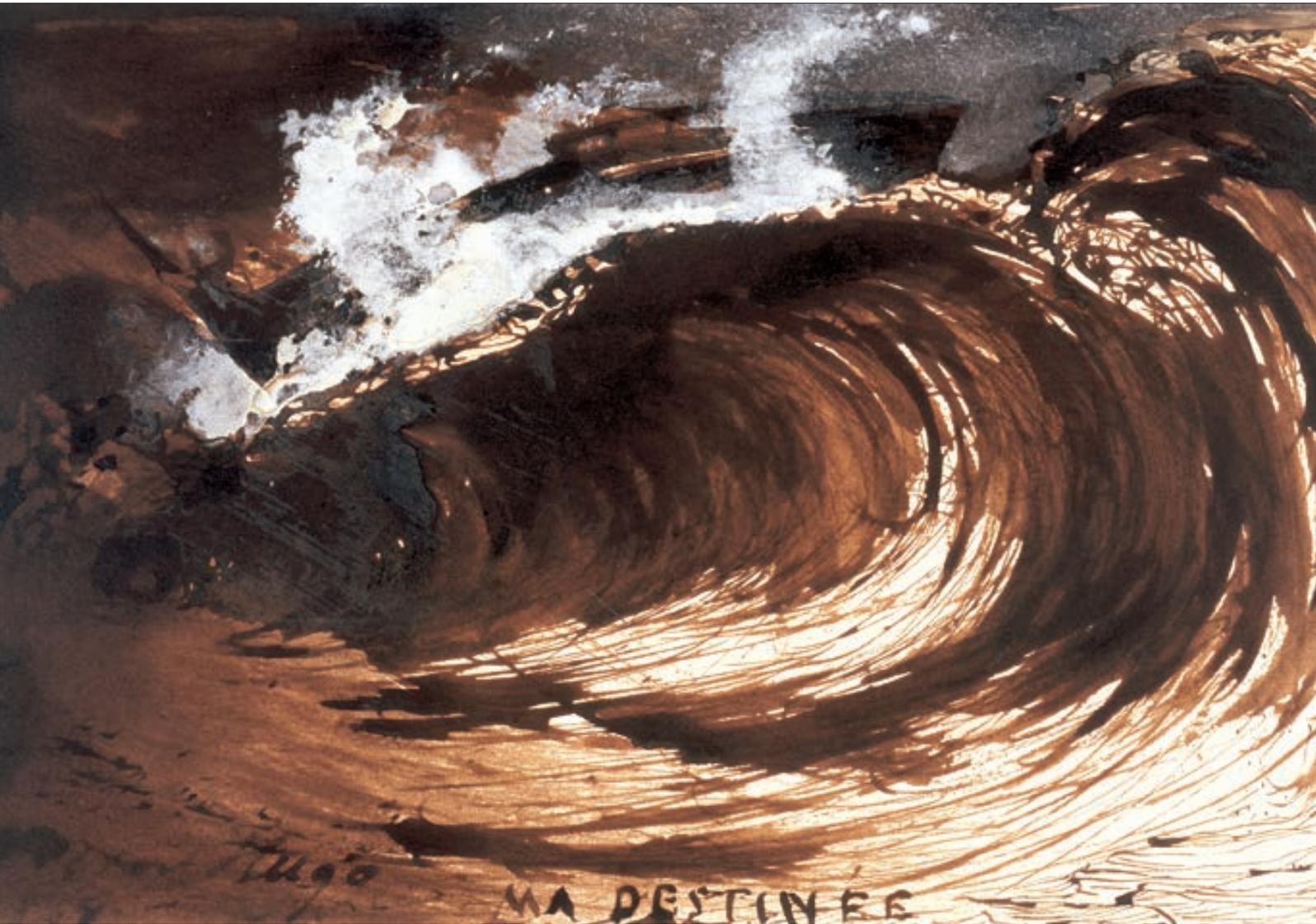
Un rendez-vous avec l'infini

La mer est l'irruption de l'ailleurs, de l'immense, elle nous regarde avec les yeux de l'invisible, elle offre à la pensée un essor sans limite, elle est le lieu brûlant d'un rendez-vous avec l'infini : « Combattons, recommençons, persévérons, avec cette pensée que la haute mer se prolonge au-delà de la vie humaine, que, même hors de la vie, l'immense navigation continue, et qu'un jour, nous constaterons la ressemblance de l'océan où sont les vagues avec la tombe où sont les âmes. » (Discours « aux marins de la Manche »)

Sous le signe de ce navire à voile blanche, l'exil apparaît ici non plus seulement comme l'expression d'une « colère sacrée contre le crime », mais comme une aventure poétique trouvant dans le descellement, l'éloignement du rivage et l'abandon aux souffles de la mer sa véritable envergure.



« Exil », 1858
Plume, pinceau, barbes de plumes,
encre brune et lavis
MVH, Inv. 138 © PMVP



Le navire semble ici porté par la vague, soulevé par une formidable énergie au-delà de l'humaine mesure. On pourrait y voir un équivalent graphique du propos de Victor Hugo dans son discours « aux marins de la Manche » : « Prouvons que le chaos est navigable [...]. O intrépides lutteurs, mes frères, ayons foi, vous dans l'onde, moi dans la destinée. »

Un lieu d'échanges alchimiques

Lieu mystérieux d'échanges, la mer est ce qui fait communiquer entre eux les extrêmes opposés : l'ancien et le nouveau, l'ici et le là-bas, les vivants et les morts, le clair et l'obscur, le rugissement et le murmure.

La « boîte aux lettres de la mer », décrite au « sieur Clubin » par le capitaine Gestrais-Gaboureau dans *Les Travailleurs de la mer*, pourrait en constituer l'étrange emblème : « c'est un poteau qui a une barrique au cou. Cette barrique, c'est la boîte aux lettres. Il a fallu que les Anglais écrivent dessus : Post-Office [...]. C'est la poste de l'océan. [...] Le navire qui vient de l'Atlantique envoie ses lettres pour l'Europe, et le navire qui vient du Pacifique envoie ses lettres pour l'Amérique [...]. Vous voyez qu'on

peut écrire à ses amis. Les lettres parviennent. »
Vision fascinante que celle d'un « milieu » de la mer, à l'exacte jonction d'un aller et d'un retour. Vision dérisoire que celle de ce dispositif artisanal qui garantit pourtant des comunions lointaines !

Un lieu de dévoration et de renaissance

La mer est aussi le lieu du non-humain, de ce désert sans voile où se déploie une fatalité élémentaire sur laquelle l'homme n'a aucune prise. Désert inquiétant parce qu'il peut signifier que toute vie a déjà été absorbée, engloutie sans retour : « Ô combien de marins, combien de capitaines / Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines / Dans ce morne horizon se sont évanouis ! » (*Les Rayons et les Ombres*, « Océano nox »)
Fausse apparence de désert puisque les entrailles de la mer recèlent le grouillement d'une puissance de dévoration : « Dessus, des tourbillons d'oiseaux de mer ; / dans l'ombre, / Dessous, des millions de poissons carnassiers. » (*La Légende des siècles*, « Pleine mer »)

Dernière demeure de l'épave et du naufragé, tombe liquide où les morts ne sont pas en paix, la mer est un lieu de hantise où la mort semble plus vivante

que la vie : « Ô triste mer ! sépulcre où tout semble vivant » (*La Légende des Siècles*, *ibid.*)

Lieu de dispersion absolue mais peut-être aussi écho des voix perdues, murmure d'histoires ensevelies dans l'oubli, nostalgie d'une mémoire d'où surgirait peut-être l'improbable contour d'une Atlantide disparue, le signal d'une flamboyante origine ou l'essor d'un navire de lumière, navire ailé « de jour vêtu » qui porterait vers les étoiles « le destin de l'homme à la fin évadé » et parviendrait à mêler « presque à Dieu l'âme du genre humain », esquif céleste de *La Légende des siècles*, dont l'ascension incroyablement bleue semble ouvrir l'épopée humaine à un avenir radieux. (« Plein ciel »)



C'est face à la mer, promesse d'évasion et de liberté, puissance de renouvellement, énigme fascinante propice à l'épanchement du rêve, que Victor Hugo campe sa posture d'exilé. Dans ce décor mélancolique que n'aurait pas renié Chateaubriand, son esprit, mélangé à l'immensité, finira par trouver « un apaisement sévère et profond ».

En 1864, Hugo commence à écrire, sous le titre « L'Abîme », l'histoire, ou plutôt l'épopée, de Gilliatt, marin solitaire, marin de nulle part, quittant l'univers des hommes pour celui des oiseaux et des tempêtes, afin de sauver la machine de la Durande et d'éveiller l'amour de Déruchette. Mystère, chaos, exil, affrontement à l'épouvante se rencontrent dans cette quête de l'insaisissable, métaphore d'une création qui n'est pas seulement littéraire mais graphique. Ce roman, en effet, est le seul manuscrit orné d'une aussi importante série de dessins, insérés tous après l'achèvement de la rédaction. Sans qu'on puisse vraiment parler d'illustrations, Victor Hugo y affirme une volonté de joindre à son œuvre littéraire des œuvres graphiques (antérieures, simultanées ou

postérieures à l'écriture de son texte), évoquant naufrages, tempêtes, navires, oiseaux de mer ou pieuvre monstrueuse, caricatures et portraits. Effroi sacré, espace de déchaînement de l'ombre, la mer accompagne sans trêve la quête héroïque de Gilliatt qui est en même une quête initiatique : la mer ne cesse de s'offrir comme un « amalgame de tous les mystères à la fois ». Elle met l'homme en présence de l'inconnu et le « spectacle est sombre, l'indéfinissable y est mêlé ». Affronter l'innommable terreur de l'ombre, figure protéiforme de l'indéterminé, du sans-contour, de l'indécidable, tel est le vrai courage, la seule issue vers l'accomplissement de son destin. « De cette contemplation se dégage un phénomène sublime : le grandissement de l'âme par la stupeur. »

Il y a bien une dimension prométhéenne à cette entreprise où l'esprit, cherchant à connaître, éprouve l'absolu vertige du doute : « Pas de fatigue comparable à cet examen des ténèbres. C'est l'étude d'un effacement ». La révélation est celle de la vie même, « terrible et horrible » dans son « magnifique flux et reflux d'antithèse universelle ». Gilliatt en a le sentiment, Hugo en a la conscience. « Double et gigantesque travail, physique au début, métaphysique à la fin, qui cherche Dieu et trouve le bien, chemin faisant » : cette description de l'art que propose Victor Hugo dans *William Shakespeare* s'applique parfaitement au labeur de Gilliatt, emblème de l'Homme accomplissant sa destinée, mais aussi de l'artiste trouvant dans l'effacement de l'art la seule vraie rédemption.

Les Travailleurs de la mer
BNF, Mss, N. a. fr. 24745

Ce frontispice donne des indices : la maison visionnée, la mouette, la Durande immobilisée entre les deux écueils sont autant de clés pour investir l'univers des *Travailleurs de la mer*. Le nom de Victor Hugo s'y écrit largement, le titre du roman aussi, et la date - 1866 - est celle de la publication de l'édition originale.

« Le roi des Auxcriniens »

« Qu'on imagine un poisson qui est un spectre, et qui a une figure d'homme. » (I, 1, IV)

Inspiré du portrait du dieu égyptien Bès par Champfleury dans *Histoire de la caricature antique*, ce dessin coïncide avec la description du roman ; l'image est ici à l'origine des mots. Symbole plus que personnage, ce roi des Auxcriniens est un monstre rieur et railleur, mauvais génie ami de la tempête et ennemi des hommes : il trône au faite d'une vague tandis qu'en arrière-plan sombre un bateau.

« La Durande après le naufrage »

« L'espèce d'immense H majuscule formée par les deux Douvres ayant la Durande pour trait d'union, apparaissait à l'horizon dans on ne sait quelle majesté crépusculaire. » (II, 1, I)

La lettre choisie renvoie à l'écrivain au moment où Gilliatt prend la mesure de sa tâche en découvrant la Durande figée par la tempête. Le bateau arraché à son élément naturel semble en exil à quelques mètres de l'eau, livré au vent mais interdit d'action.



« L'Esprit de la tempête devant Gilliatt »

« C'est à cet instant-là qu'au plus noir de la nuée apparaît, on ne sait pourquoi, pour espionner l'effacement universel, ce cercle de leur bleue que les vieux marins espagnols nommaient l'œil de la Tempête, *el ojo de tempestad*. Cet œil lugubre était sur Gilliatt. » (II, 3, VI)

Le combat désespéré et cependant victorieux de l'homme contre des éléments déchaînés se pose comme une épreuve majeure dans la quête initiatique de Gilliatt : l'ennemi est protéiforme, mystérieux, insaisissable, donc effroyable.

« La pieuvre »

« Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient. » (II, 4, I)

Maléfique esprit du bas issu des profondeurs marines, la pieuvre relaie la tempête pour tenter d'anéantir Gilliatt. Dans ses tentacules s'inscrivent les initiales de l'auteur ; celui-ci rendra ce mot populaire puisque le terme, auparavant limité au vieux parler normand, concurrence peu à peu celui de poulpe.

« La Mouette passant dans l'ombre »

« Les mauves et les cormorans volaient autour de lui, inquiets. On eût dit qu'ils cherchaient à l'avertir. Peut-être y avait-il dans ces volées d'oiseaux quelque mouette venue des Douvres, qui le reconnaissait. » (III, 3, V)

L'univers aérien des oiseaux a accompagné Gilliatt dans son aventure. À la fin de l'histoire, le *Cashmere* s'éloigne, emportant Déruchette et l'amour de Gilliatt ; celui-ci choisit alors de disparaître par ce qui le faisait vivre : il s'abandonne à la mer, « acceptation lugubre d'un autre accomplissement ».

26 février 1802 À Besançon, naît Victor Hugo, troisième fils de Léopold Hugo, futur général de Napoléon et de Sophie Trébuchet. Les orages ne tardent pas à éclater entre les parents. Troublé par la mésentente familiale, le petit Victor est ballotté entre les logements parisiens de sa mère et les garnisons successives de son père.

1816 « L'enfant sublime » s'adonne à la littérature et note « je veux être Chateaubriand ou rien »

1819 Couronné par l'Académie des jeux Floraux, il fonde avec ses frères *Le Conservateur littéraire* en hommage à Chateaubriand.

1820 À travers *Bug Jargal*, jeune héros noir luttant contre l'asservissement colonial, Victor Hugo exprime pour la première fois son idée du roman comme « puissance de progrès ».

1822 L'écrivain a dû attendre la mort de sa mère pour épouser son amie d'enfance, Adèle Foucher. *Odes et poésies diverses* lui valent une pension de Louis XVIII.

1829 Gorgées de luxe et de fantaisie arabisante, *Les Orientales* sont de pures poésies sous le signe d'une double revendication de la liberté, poétique et politique : « L'espace et le temps sont au poète. Que le poète donc aille où il veut, en faisant ce qui lui plaît ».

1830 Le drame *Hernani* est joué au Théâtre français.

1843 Dans *Les Burgraves*, Victor Hugo prolonge l'inspiration rhénane de son récent récit de voyage : *Le Rhin* (1842). En revenant d'un voyage en Espagne avec Juliette, il apprend par hasard dans le journal, la mort de sa « fille chérie » Léopoldine.

1851 Hugo quitte Paris sous un faux nom après le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte.

1856 *Les Contemplations* : « c'est une âme qui se raconte ».

1853 Dans *Les Châtiments*, l'exilé déverse ses sarcasmes sur le régime Napoléonien.

1862 *Les Misérables*, commencés en 45, interrompus en 48, repris en 1860 : « Ici le pair de France s'est interrompu et le proscrit a continué. »

1866 *Les Travailleurs de la mer*.

1869 *L'homme qui rit*

1874 *Quatrevingt-treize*

1877 Publication de la nouvelle série de *La Légende des siècles*. Dans *L'Art d'être grand-père*, Victor Hugo s'ouvre à la sérénité : « Mais moi, le croyant de l'aurore, je forcerai bien Dieu d'éclorre à force de joie et d'amour ».

22 mai 1885 Victor Hugo s'éteint « dans la saison des roses ».

Œuvres de Victor Hugo

Anthologie poétique, éditée par Claude Millet, Le Livre de Poche, 2002.

Écrits de Victor Hugo, présentés par Raymond Jean, Actes Sud, 1980.

Écrits politiques, anthologie présentée par Franck Laurent, Le Livre de Poche, collection Références, 2002.

Biographies, correspondance et essais

Badinter (Robert), « L'Abolitionniste », *Victor Hugo, l'homme océan*, BNF / Le Seuil, 2002.

Gély (Claude), *La contemplation et le rêve : Victor Hugo poète de l'intimité*, Librairie A.-G. Nizet, 1993.

Grossiord (Sophie), *Victor Hugo et s'il n'en reste qu'un*, Gallimard, « Découvertes » n° 341, 1998.

Guy (Rosa), « La République pour idéal », *Magazine littéraire* n° 405, janvier 2002.

Hovasse (Jean-Marc), *Victor Hugo : tome 1. Avant l'exil 1802-1851*, Fayard, 2001.

Laurent (Franck), *Hugo et l'Orient*, Maisonneuve & Larose, 2002.

Millet (Claude), *La Légende des siècles*, Presses universitaires de France, collection Études littéraires, 1995.

Laster (Arnaud), *Pleins feux sur Victor Hugo*, Comédie-Française, 1981.

Winock (Michel), *Les Voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX^e siècle*, Le Seuil, 2001.

Winock (Michel), « 1802-1885, la traversée du siècle », *L'Histoire* n° 261, janvier 2002.

Albums, dessins, photographies

Soleil d'encre : manuscrits et dessins de Victor Hugo. Exposition organisée par la bibliothèque nationale et la ville de Paris, Paris Musées / Bibliothèque nationale, 1985.

Blondel (Madeleine) et Georget (Pierre), *Colloque de Dijon, Victor Hugo et les images*, Ville de Dijon / Aux Amateurs de Livres, 1989.

Laster (Arnaud), *Victor Hugo, un poète*, Gallimard Jeunesse, 2002.

Laiter (Joël), *Victor Hugo, l'exil : l'Archipel de la Manche*, Paris, Hazan, 2001.

Lassara (Christine), *Le Hugo*, Paris, Mango, 1996.

Picon (Jérôme) et Violante (Isabel), *La légende et le siècle*, Textuel, collection « Passion », 2001.

Prévost (Marie-Laure) et Lebel (Jean-Jacques), *Du chaos dans le pinceau... Victor Hugo, dessins*, Paris musées, 2001.

Pistes pédagogiques

- Observer comment la métaphore océanique organise en profondeur l'ensemble du projet artistique de Victor Hugo, en recherchant par exemple dans son œuvre littéraire et graphique des illustrations de ces principes :
 - renouvellement permanent des formes, ampleur de la démarche, mélange des genres, houle intarissable du verbe, ambition de tout dire et de tout sauver ;
 - hantise de la perte et de l'effacement (rapprocher par exemple la fin des *Travailleurs de la mer* et de *L'homme qui rit* de celle des *Misérables*) ;
 - portrait du poète en « combattant du gouffre » aventuré dans les dangers de la haute mer, de la tempête, de la nuit, de l'éloignement du rivage ;
 - instabilité des images soumises au flux et reflux : ainsi la fascination d'Hugo pour l'empire produit-elle la grande figure de Napoléon I^{er} qui à son tour suscite la figure caricaturale de Napoléon III « le petit ».

